

sentira jamais à me donner pour épouse une femme telle que celle dont vous venez de parler, à moi qui ne possède pas plus de trois dirhems ?—Je te la ferai épouser, répondit le saint. C'est ma fille, et je suis Shah, fils de Shujaa el-Karmani. Donne-moi tes trois dirhems ; j'achèterai pour un dirhem de pain, pour un dirhem de mets choisis, et pour un dirhem de parfum." Les formalités qui précèdent le mariage furent remplies. Mais lorsque la fiancée vint dans la pauvre demeure du jeune homme, elle vit un morceau de pain sur un petit pot de terre ; sur quoi elle reprit son voile et se prépara à sortir. Son mari s'écria : "Je vois bien que la fille de Shah el-Karmani méprise ma pauvreté.—Ce n'est point par crainte de la pauvreté que je me retire, dit-elle, mais parce que ta foi est si faible que tu gardes en réserve un morceau de pain pour le lendemain."



LA PIPE,

CONTÉ, PAR PFEFFEL.

—Dieu vous garde, mon vieux ! La pipe est-elle bonne ? voyons... Ah ! un pot de fleurs en terre rouge, avec un cercle d'or. Combien en voudriez-vous ?

—Oh ! monsieur, je ne puis me défaire de cette pipe. Elle vient d'un brave homme qui, Dieu le sait, l'a gagnée sur un bassa à Belgrade.

Là, monsieur, il y eut un riche butin ; là, Vive le prince Eugène ! on vit nos gens faucher comme de l'herbe les troupes des Turcs.

—A une autre fois vos poudres... Allons, mon vieux, soyez raisonnable, et prenez ces doubles ducats pour votre pipe.

—Je ne suis qu'un pauvre diable, monsieur, et je n'ai que ma pension pour vivre ; cette pipe, je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde.

Ecoutez seulement. Nous autres hussards, nous chassons un jour l'ennemi de grand cœur, quand notre capitaine reçut dans la poitrine une balle d'un chien de janissaire.

Je le pris alors rapidement sur mon cheval, il aurait fait de même pour moi ; et après l'avoir tiré de la mêlée, je le conduisis doucement chez un gentilhomme.

Je le soignai bien. Avant de mourir il me donna tout son argent et cette pipe, puis me serra la main, et fut encore un héros à son dernier soupir.

L'argent, pensai-je, doit appartenir à l'hôtel qui a été pillé deux fois. Et je ne gardai que la pipe, comme souvenir.

Je l'ai emportée comme une relique dans toutes mes campagnes, et, vainqueur ou vaincu, je l'avais toujours dans ma botte.

Devant Prague, dans une escarmouche, une balle me fracassa la jambe. Je tâtai d'abord ma pipe ; ma jambe vint après.

—Vous m'avez ému jusqu'aux larmes, mon vieux. Oh ! dites-moi le nom de cet homme, afin que mon cœur puisse aussi le vénérer et lui porter envie.

—On ne l'appelait que le brave Walter, et son bien est là-bas sur le Rhin.—O mon cher vieux ! ce Walter était mon aïeul, et ce bien est à moi.

Venez, ami, venez vivre avec moi. Oubliez

votre souffrance. Venez boire avec moi du vin de Walter et manger de son pain.

—Vrai?... oh ! monsieur, vous êtes son digne héritier. Je serai chez vous dès demain, et après ma mort vous aurez pour récompense la pipe turque.



RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

LECTURES EN FAMILLE.—On ne songe pas assez à l'influence que peuvent avoir les lectures de famille bien suivies et bien dirigées. Outre qu'elles créent des habitudes d'intérieur, en réunissant à certaines heures fixes ceux qui habitent sous le même toit, elles agissent sur eux tous en même temps, et, en augmentant le nombre de leurs points de contact, resserrent nécessairement les liens de parenté. A la longue, la communauté d'instruction et d'émotions qui résulte de ces lectures appaie les esprits et les cœurs. On vit dans une même atmosphère de pensées et l'on se comprend réciproquement, parce que l'on a puisé aux mêmes sources ses doctrines. De même qu'au physique l'hygiène et les habitudes d'une famille finissent par influer sur tous ses membres et leur donnent des besoins pareils de nourriture, de vêtements et d'habitation ; de même la communauté d'un régime moral doit leur infiltrer des doctrines et des affections semblables. Faire nos lectures en famille, c'est habituer nos esprits à prendre leurs repas en commun.

Les plaisirs, s'ils ne sont innocents, durent moins que les remords qui les accompagnent.

L'intempérance détruit la fortune, la santé, la vertu : elle flétrit la fleur de la délicatesse, elle empoisonne la félicité domestique ; elle dégrade la raison.—(Morale)

Ce serait vouloir compter les flots de la mer qu'analyser les combinaisons du sort et du caractère.—*Mme. de Staël.*

Il y a des esprits marchands qui méprisent tout ce qui n'a pas l'intérêt pour but.—*Mme. du Deffant.*

L'éducation doit tendre à empêcher que l'amour de soi n'étouffe l'amour de son semblable.—*Mme. de Graffigny.*

Pourquoi s'inquiéter avant que le malheur soit certain ?—Je ne dis point que tel malheur n'aurait de quoi m'émouvoir ; mais au moins je ne veux rien craindre, parce que la crainte est une charge de plus que nous ajoutons au malheur.—*Auguste Lafontaine.*



FAITS DIVERS.

ACCIDENTS.—Nous apprenons que les pluies de la semaine dernière ont, comme nous en avons exprimé la crainte, causé en plusieurs endroits des accidents plus ou moins graves. Entre autres accidents, le Pont de péage de la Rivière St. Thomas, côté nord, appartenant à Mlle Tod, a été emporté par les glaces entraînées par le gonflement de la rivière. Il n'était pas arrivé depuis 35 ans que la rivière eut débâclé en hiver.

A St. Anselme, l'eau est montée dans les moulins à scies. La solidité des bâtiments les a mis en état de résister, mais ils sont restés complètement remplis de glace.—*Canadien.*

—On lit dans le *Standard*, du 31 octobre : "Hier matin on a pêché dans la Tamise une anguille monstre" qui n'a pas moins de 15 pieds de longueur.